

**PRESSBOOK**

Mr.

*Transfuge*

*March 2019*

# Alice(s) dans les villes

On se précipite chez Perrotin où Mr., la star de l'art contemporain made in Japan expose ses œuvres. Entre manga et chronique du malaise urbain. PAR DAMIEN AUBEL

**MR.'S  
MELANCHOLY  
WALK AROUND  
THE TOWN**  
Exposition Mr., galerie  
Perrotin, du 19 janvier  
au 9 mars

Untitled, 2018 h.  
202 x L. 171 cm |  
h. 79 1/2 x l. 67  
5/16 in Acrylic on  
canvas mounted on  
wood panel ©2018  
Mr./Kaikai Kiki  
Co., Ltd. All Rights  
Reserved. Courtesy  
Perrotin

Les deux lettres de « Mr. » : quoi de plus neutre, de plus passe-partout, comme pseudo ? Anonymat de pure façade. L'artiste japonais né en 1969 est tout le contraire d'un « nobody » : adoubé par Takashi Murakami, poulain de l'écurie de ce dernier, la Kaikai Kiki Company, qui représente Murakami himself ou la star pop KAWS, Mr. a de l'entregent. Et pas seulement dans le monde de l'art : il est aux manettes du clip de « It Girl » de Pharrell Williams, a bossé, toujours avec ce dernier, pour une édition des Adidas Superstar. Mais quelque chose sonne faux dans ce bling-bling, il y a un mystère Mr., et l'expo de la galerie Perrotin nous livre quelques clefs.

On y retrouve les leitmotifs obsessionnels de Mr., biberonné à la culture « otaku », ce monde de fans fervents tout entier accaparés par leurs fixettes, vivant dans un retranchement geek. Chacun ses monomanies, et pour Mr., ce sont les fillettes des mangas – grands yeux

miroitants de paillettes, couettes, joues relevées d'une rougeur étonnée ou ingénue. Le culte de la fillette, c'est le modus operandi de ceux que les Japonais appellent « lolicons », qui vivent leurs fantasmes nabokoviens à travers la procréation de l'art. Mais « otaku » rime autant avec fantôme qu'avec technique de survie au quotidien : « J'ai eu mon lot d'interactions aberrantes et de conflits avec mes proches, confiait-il dans une interview à Vice, la culture « otaku » m'offrait un refuge où panser mes plaies. »

Mr.'s *Melancholy Walk around the Town* : le titre de l'expo chez Perrotin est éloquent, c'est la ville dans tout ce qu'elle suscite d'angoisse sourde. Car la ville est un vertige. Une débauche irrésistible, impitoyable, d'énergie chaotique, qui brasse signes, couleurs, textures. Telle toile a pour arrière-plan un mur constellé de mouchetures pollockiennes, de dégoulinures de peinture d'un vert de slime comme une explosion de pigments. Mais Mr. joue surtout sur la stratification des plans : graffitis, exclamations au lettrage de BD, corps et têtes de gamines flottant devant nous ou plus en retrait, décor de vitrines, tout ça se superpose, comme une compression de toutes les couches (de signes, de couleurs, de décors) qui forment une ville. Et on ne s'étonne pas d'apprendre que Mr. s'est pris de passion pour l'Arte Povera, cet art du pauvre, cet art de la pauvreté et du rebut : ses œuvres ont des allures de dépotoir visuel, ou plutôt de broyeur-mixeur où tout s'amalgamerait, tourbillonnerait. Et les gamines de mangas, certaines réduites à leurs seuls visages, semblent elles-mêmes perdues, voire aspirées dans ce mouvement d'entropie, qui tend vers l'indifférenciation, l'anéantissement. C'est là l'autre obsession de Mr., on pense à son installation chez Lehmann-Maupin, à New York, en 2012, *Give Me Your Wings : Think Different*, un agrégat disparate d'objets comme récupérés après le tsunami de 2011. Art de l'apocalypse dont cette expo semble nous dire qu'elle a lieu au quotidien, sous nos yeux, dans nos mégapoles, à chaque instant. Mais il reste toujours ces grands yeux de fillettes, ces bouilles colorées, comme un talisman, la persistance de quelque chose d'enfantin – de neuf, de jeune, là où tout est en train de s'abîmer.

